

ROUBAIX, UNE LUMIÈRE

d'Arnaud Desplechin

CÉSAR
DES LYCÉENS

2020



MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE ET
DE LA JEUNESSE



AGIR



Ce dossier pédagogique est édité par Réseau Canopé, avec la Dgesco et l'Inspection générale de l'éducation, du sport et de la recherche, dans le cadre du César des lycéens 2020.

Pour fédérer les jeunes générations autour du cinéma français et continuer à en faire un mode d'expression privilégié de leur créativité, l'Académie des arts et techniques du cinéma et le ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse se sont associés en 2019 pour mettre en place le César des lycéens. Aux prix prestigieux qui font la légende des César (Meilleur Film, Meilleure Réalisation, Meilleure Actrice, Meilleur Acteur, etc.) s'ajoute donc un César des lycéens, remis à l'un des sept films nommés dans la catégorie « Meilleur Film », à travers le vote de près de 1800 élèves de classes de terminale de lycées d'enseignement général et technologique et de lycées professionnels.

Le nom du lauréat sera communiqué le 4 mars 2020. Le César des lycéens sera remis au lauréat le 11 mars 2020 à la Sorbonne.

En savoir plus :

<http://eduscol.education.fr/cid129947/cesar-des-lyceens.htm>

Directeur de publication

Didier Lacroix

Direction artistique

Samuel Baluret

Gaëlle Huber

Chefs de projet

Éric Rostand, Samuel Baluret

Auteur du dossier

Frédéric Hervé

Chargée de suivi éditorial

Julie Lavalard

Mise en pages

Aurélie Jaumouillé

Conception graphique

Gaëlle Huber

Isabelle Guicheteau

Roubaix, une lumière

Réalisation : Arnaud Desplechin

Distribution : Le Pacte

Production : Why not productions

Coproduction : Arte France Cinéma

Avec : Roschdy Zem, Léa Seydoux, Sara Forestier, Antoine Reinartz, Chloé Simoneau, Betty Cartoux, Jérémy Brunet, Stéphane Duquesne, Philippe Duquesne, Anthony Salamone, Ilyes Bensalem, Abdellatif Sedegui, Sylvie Moreaux, Diya Chalaoui, Bouzid Bouhdida, Maïssa Taleb

Genre : drame, thriller

Nationalité : France

Durée : 119 minutes

Sortie : 21 août 2019

Sous la conduite de l'Inspection générale de l'éducation, du sport et de la recherche

Renaud Ferreira de Oliveira

Crédits photographiques

Droits réservés

ISSN : 2425-9861

© Réseau Canopé, 2020

[établissement public

à caractère administratif]

Téléport 1 – Bât. @ 4

1, avenue du Futuroscope

CS 80158

86961 Futuroscope Cedex

Synopsis

Roubaix, une nuit de Noël. Le commissaire Daoud sillonne la ville qui l'a vu grandir. Voitures brûlées, altercations... Au commissariat, vient d'arriver Louis Coterelle, fraîchement diplômé. Daoud et Louis vont faire face au meurtre d'une vieille dame. Deux jeunes femmes sont interrogées, Claude et Marie, démoniaques, alcooliques et amoureuses.

Entrée en matière

Roubaix, une lumière est le douzième long métrage d'Arnaud Desplechin. Tous ses films ont été sélectionnés à Cannes mais il y a rarement été récompensé, de même qu'aux Césars. Tous ses films, depuis *La Vie des morts* (1991), relèvent d'un cinéma d'auteur, exigeant, cérébral, truffé de références littéraires ou mythologiques, qui rencontre un public restreint mais passionné, tandis qu'il enchante la critique.

Arnaud Desplechin est un héritier de la Nouvelle Vague; le critique Pierre Murat dit de lui qu'il est le « seul cinéaste français réellement romanesque depuis la mort de François Truffaut¹ ». Or, *Roubaix, une lumière* occupe une place singulière dans sa filmographie car la part de romanesque y est réduite à la portion congrue. En effet, il s'agit de l'adaptation d'un documentaire, *Roubaix, commissariat central. Affaires courantes* de Mosco Boucault, tourné en 2002, mais qui n'a pu être diffusé qu'en 2008, après que la justice est passée sur les affaires criminelles qu'il relatait. Ces images ont hanté le cinéaste pendant dix ans avant qu'il ne décide, exemple inédit, d'en acquérir les droits pour en faire une fiction.

Matière à débat

DU DOCUMENTAIRE À LA FICTION

Arnaud Desplechin n'est pas le seul à avoir été impressionné par les images de ce documentaire. Pour la première fois, notait la presse, le spectateur assistait à l'aveu d'un meurtre, celui d'une vieille dame, commis par deux jeunes femmes unies par la misère, l'alcool et un amour déséquilibré. « Un soir, rentrant d'une journée de mixage, j'allume la télé et je zappe comme à mon habitude, se souvient-il. Un titre m'apparaît: *Roubaix, commissariat central...* et le monde s'arrête. Je me dis: c'est pour moi!² »

Desplechin a donc, en premier lieu, été appelé par cette histoire parce qu'elle se déroulait à Roubaix, la ville de son enfance où il ne cesse de revenir pour tourner. À la veille du tournage, le réalisateur, qui croit aux signes, découvre d'ailleurs avec stupéfaction que le meurtre s'est déroulé dans une cour qui porte son nom.

En outre, les deux meurtrières, malgré ou à cause du caractère odieux de leur crime, ont forcé son empathie: « Pour la première fois de ma vie, chez deux criminelles, je découvrais deux sœurs³ », écrit-il dans sa note d'intention. Et puis, certains des propos tenus dans le documentaire, auxquels Desplechin ne change pas un mot, semblent avoir été une invite au cinéaste: « En fait, vous jouez un rôle, comme si c'était un film », dit une policière juste avant la reconstitution.

1 Pierre Murat, in « Rois et reine », *Télérama*, 22 décembre 2004.

2 Arnaud Desplechin, in François Ekchajzer, « À l'origine de "Roubaix, une lumière", un chef-d'œuvre méconnu du genre documentaire », *Télérama*, 21 août 2019.

3 Arnaud Desplechin, in *Roubaix, une lumière*, dossier de presse pédagogique, le-pacte.com.



On comprend donc l'intérêt du cinéaste pour cette affaire. Mais y a-t-il un intérêt à reconstituer des scènes qui semblent se suffire à elles-mêmes et à les transposer dans un univers fictionnel? Le pari – on le comprend – est d'accéder, par la fiction, à un niveau de vérité supérieur à celui qu'a atteint le documentaire. « Je crois que la position de la caméra et le jeu de l'acteur peuvent donner à voir les pires tourments des âmes⁴ », écrit le réalisateur.

Desplechin ne cède pas à la facilité de filmer le meurtre lui-même, comme le permettrait la fiction. Il n'en a pas besoin. La reconstitution mise en scène par le commissaire – magnifique mise en abyme qui comporte les larmes et les contradictions des deux meurtrières –, est bien plus forte. Il ne cède pas davantage à la tentation naturaliste qui consisterait à filmer leur misère – on ne rentre jamais dans leur taudis – ou leur enfance malheureuse. La fiction permet donc seulement de laisser deux actrices étincelantes de vérité – Sara Forestier et Léa Seydoux – incarner Annie et Stéphanie, devenues Marie et Claude. Et ce sont les personnages des policiers que l'auteur choisit d'étoffer en leur donnant une vie privée, une enfance, des angoisses.

En outre, la fiction permet au réalisateur de développer à satiété un thème qui lui est cher et que le documentaire ne fait qu'effleurer: la rédemption. Un thème qui s'invite de lui-même, dans cette histoire, grâce à la culture de l'aveu qui préside au travail des policiers. « Il faut que tu nous dises la vérité. Tu vas te sentir bien mieux après. »

Dans le film comme dans la réalité, Marie avoue la préméditation, que nie Claude, car Marie croit naïvement – en grande partie à l'instigation des policiers – que plus elle assumera, plus la justice sera clémentine. Après la reconstitution, Claude lui adresse un dernier regard plein de reproche à cause de cet aveu, mais Marie, que l'on fait entrer, seule, dans sa cellule, espère encore: « Maintenant qu'on a tout avoué, on va pas nous séparer? » L'interrogatoire, qu'il soit mis en scène par le réalisateur ou par le commissaire, son double, rappelle le sacrement de la confession qui permet au pénitent d'obtenir l'absolution et la rédemption. Mais dans la réalité, la dure réalité, la jeune femme qui a, seule, assumé la préméditation, a été condamnée à 22 ans de réclusion, contre 13 pour sa complice plus prudente.

UN RÉCIT D'INITIATION, SOCIAL ET NOIR

Qui dira à quel genre appartient ce film? Il semble s'agir d'un film policier puisque nous suivons l'affaire à travers le point de vue des enquêteurs, notamment celui du jeune lieutenant qui tient lieu de narrateur, Louis Coterelle. Narrateur, il l'est parce qu'il tient un journal intime, parce qu'il prie, parce qu'il écrit à ses proches qu'il supplie de répondre. Parmi eux, se trouve sans doute Nora Coterelle, l'héroïne de *Rois et reine*. Desplechin aime à créer des correspondances entre ses films, pour le clin d'œil et afin qu'ils finissent par tisser une œuvre.

⁴ Ibid.

Le film relève aussi du cinéma social. De Roubaix qu'il découvre, le lieutenant Coterelle ne voit que la misère et nous en rappelle la réalité. Il y est confronté quotidiennement: « Cent fois, j'ai frappé aux portes de cette ville. Elles s'ouvrent sur des femmes, voilées, battues ou triomphales. » Alors, il finit par interroger le commissaire, son mentor: « Mais comment vous faites avec la misère? » Le commissaire balaye la question du revers de la main: « C'est rien ça. » Et il poursuit: « Parfois, on sait pas pourquoi, tout s'illumine. » Ainsi, le saint laïc connaît la grâce alors que le jeune catholique l'attend désespérément.

Le film est donc, aussi, un récit initiatique qui met en présence un policier novice qui se précipite sur toutes les fausses pistes et un commissaire aux intuitions surnaturelles qui sait toujours si un suspect est coupable ou innocent. « Comment vous faites? » demande Coterelle. « Je sais pas, j'essaie de penser comme eux », répond le commissaire. Le thème de l'adoption, omniprésent chez Desplechin, réapparaît ici dans une relation père-fils de substitution. Car le commissaire n'a pas, ou plus, de famille. De cette famille « rentrée au bled », absente donc pesante, il ne reste qu'un neveu incarcéré qui le hait et refuse même de le regarder, sans que l'on sache pourquoi. Impuissant face à lui, il répare les familles des autres, celle d'une jeune fugueuse qu'il persuade de regarder son oncle « comme un prince » et qu'il ramène vers son père. Cette jeune fille qui fuit son père tout en prenant son nom maghrébin qu'elle ne portait pas, parce qu'il l'avait reconnue tardivement, ne pouvait que passionner un auteur dont tous les films traitent de la filiation.



Pour sauver les deux meurtrières, Daoud les visite dans leur cellule et devine leur enfance. « Toi, tu étais la reine de l'école », dit-il à Claude. Et à Marie: « La petite fille, un peu garçon, qui se trouve pas belle, au fond de la classe, qui n'y arrive pas [...] Tu as passé ta vie à souffrir. Je veux que tu arrêtes de souffrir. » En sauvant les coupables de leur culpabilité, grâce au glaive de la loi, il se sauve lui-même de sa solitude. Car Desplechin a fait du commissaire du documentaire un solitaire confronté à la banalité du mal, conformément aux codes du film noir, genre auquel le film s'apparente le plus clairement.

QUELLE LUMIÈRE POUR ROUBAIX ?

Parmi ces codes, il y a la place faite au thème du destin, la chienne de vie qui a entraîné Marie et Claude vers l'abîme, évoquée sans lourdeur démonstrative. Le film noir implique aussi de faire la part belle aux pavés luisants, aux ruelles sombres, aux cheminées fumantes, à cette cour sinistre où vivaient les meurtrières et leur victime.

Une grande partie du film est tournée de nuit. D'ailleurs, *Roubaix, une lumière* s'ouvre sur les illuminations de Noël, filmées dans la nuit, dans des reflets, caméra à l'épaule, diaphragme ouvert. Nous sommes dans le point de vue du commissaire Daoud qui sillonne les rues de Roubaix, seul au soir de Noël. Son visage est teinté de lueurs orange, car Irina Lubtchansky, directrice de la photographie d'Arnaud Desplechin, a laissé faire les ampoules au sodium des réverbères. Quelques éclairages additionnels lui permettent de sculpter les visages d'ombres plus marquées, discrètement expressionnistes.

Très vite, dans cette séquence d'ouverture, les lumières de la ville laissent place aux flammes car le commissaire tombe sur une voiture en feu. Roubaix est peut-être un enfer. Le bleu, contrepoint de l'orange, ne tarde pas à apparaître sous la forme de gyrophares. Ces deux couleurs complémentaires, chaude et froide, vont s'opposer et s'équilibrer tout au long du film, comme la nuit et le jour. Les tons chauds des boiseries et la lumière bleutée des écrans d'ordinateur, le hâle du visage du commissaire et le bleu des yeux de Marie et Claude, les lampes des bureaux et le point du jour derrière les rideaux, les briques orangées et le bleu des uniformes, etc.



Diplômé de l'IDHEC (Institut des hautes études cinématographiques), l'ancêtre de la Fémis (Fondation européenne pour les métiers de l'image et du son), Arnaud Desplechin a commencé sa carrière comme chef opérateur. S'il est allé tourner à Roubaix, y compris les intérieurs, là où il aurait été plus facile de recourir au studio, et s'il a tenu à tourner en hiver, ce qui donne peu de temps à l'équipe pour les extérieurs, c'est pour saisir la belle lumière froide des hivers nordistes.

« Lors des interrogatoires des deux filles, on a décidé de les mettre face aux fenêtres, la lumière les enveloppe alors que les policiers, à contre-jour, sont plus contrastés⁵ », raconte Irina Lubtchansky. Ce dispositif sert un propos. Les interrogatoires, menés sur le mode inquisitorial, conduisent les policiers à exercer sur les deux prévenues une violence psychologique extrême. Marie et Claude sont constamment manipulées : on les sépare, on leur ment pour faire croire à l'une que l'autre l'accuse ou que l'on dispose d'éléments matériels qui les confondent, on leur promet des peines dérisoires si elles coopèrent, on les confronte, enfin, pour qu'éclatent les dernières contradictions. Desplechin accentue cette violence contenue dans le documentaire. Si ses lieutenants hurlent, contrairement à ceux du documentaire, c'est pour mettre en relief, en contrepoint, la douceur de son saint commissaire, incarné par Roschdy Zem. Pour lui, l'interrogatoire est une maïeutique. L'aveu sert davantage à apaiser les coupables qu'à savoir puisque lui sait déjà tout. Il est extralucide, au sens littéral. La lumière dans la nuit de Roubaix, c'est lui.

Prolongements pédagogiques

ÉDUCATION MORALE ET CIVIQUE

On peut, avec les élèves, comparer les scènes d'interrogatoires réelles du film de Mosco Boucault et celles qui ont été reconstituées par Arnaud Desplechin. Cela permet aussi d'évoquer les évolutions qu'a connues la garde à vue depuis les faits. Une première loi, celle du 5 mars 2007, a rendu obligatoire l'enregistrement vidéo de tous les interrogatoires et ce, suite au fiasco judiciaire de l'affaire d'Outreau. Une seconde loi, en date du 14 avril 2011, a autorisé la présence d'un avocat dès la première heure de

⁵ Propos recueillis par Brigitte Barbier et Margaux de Sainte Preuve, « Un tandem à Roubaix. Entretien avec la directrice de la photographie Irina Lubtchansky à propos de son travail sur "Roubaix, une lumière", d'Arnaud Desplechin », AFC, 23 mai 2019.

garde à vue après que la France a été condamnée, comme la Turquie, par la Cour européenne des droits de l'homme. De ce point de vue, les interrogatoires, tels qu'ils ont été menés en 2002, racontent le passé de notre procédure criminelle.

ÉDUCATION À L'IMAGE

« C'est un film sur la misère humaine, on souhaitait être au plus proche de ces personnages, comme une avancée très douce vers les profondeurs de leurs âmes⁶ », déclare Irina Lubtchansky. Pour parvenir à ce résultat, elle a effectué des travellings avant sur les visages – que l'on nomme alors travellings psychologiques –, mais elle les a couplés à des zooms avant, pour accentuer le mouvement tout en le rendant plus doux.

Les élèves peuvent apprendre à distinguer ces deux mouvements, constater que le premier modifie les perspectives tandis que le second n'est qu'un grossissement de l'image, puis s'essayer à les effectuer avec de simples téléphones portables. Ils peuvent ensuite tenter de les associer dans un même plan (travelling avant + zoom avant) et de les opposer (travelling avant + zoom arrière) pour découvrir le fabuleux « effet vertigo ».

Références

Outre *Roubaix, commissariat central. Affaires courantes*, l'œuvre source du film d'Arnaud Desplechin, on pourra visionner *Le Faux Coupable* d'Alfred Hitchcock (1956) qu'Arnaud Desplechin a demandé à son équipe de voir avant le début du tournage, parce qu'Alfred Hitchcock cherchait déjà à atteindre la réalité par le moyen de la fiction, mettant en scène un fait divers dans les lieux mêmes où il s'était déroulé, avec les témoins dans leurs propres rôles.

Enfin, si Desplechin a voulu mettre en scène les meurtrières de Roubaix sans les juger, d'autres réalisateurs choisissent de dépeindre les miséreuses devenues criminelles en filmant à charge (*Chanson douce*, Lucie Borleteau, 2019) ou à décharge (*Les Blessures assassines*, Jean-Pierre Denis, 2000).

⁶ Ibid.